



HAL
open science

**Informalisation et vie psychique : un programme de
recherche éliásien : La “ crise du moi ” chez les
psychanalystes et les moralistes critiques de la modernité
récente, et l’invention de la catégorie d’états-limites**

Pierre-Henri Castel

► **To cite this version:**

Pierre-Henri Castel. Informalisation et vie psychique : un programme de recherche éliásien : La “ crise du moi ” chez les psychanalystes et les moralistes critiques de la modernité récente, et l’invention de la catégorie d’états-limites. *Raisons Pratiques*, 2022, Sociologie politique de Norbert Elias, pp.299-316. 10.4000/books.editionsehess.42399 . hal-03918111

HAL Id: hal-03918111

<https://hal.science/hal-03918111>

Submitted on 2 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre-Henri Castel

Informalisation et vie psychique : un programme de recherche éliásien

La « crise du moi » chez les psychanalystes et les moralistes critiques de la modernité récente, et l'invention de la catégorie d'états-limites

Ce texte souhaite présenter, avec prudence, un ensemble d'hypothèses élaborées à l'occasion d'un travail en cours à propos du rapport entre l'émergence de troubles psychopathologiques inédits, aujourd'hui ramassés sous la catégorie d'états-limites, et les transformations des sociétés au sein **desquels** ces troubles se manifestent¹. Ces hypothèses ont été préalablement exposées devant des praticiens de la psychanalyse, et ont suscité une certaine surprise dans l'auditoire. Cette réaction pourrait être comprise comme l'indice de la

1. Ce texte est notamment issu du travail fourni à l'occasion du séminaire « Psychanalyse et philosophie de la psychanalyse » donné en 2020-2021 au sein du LIER-FYT (consultable sur <http://pierrehenri.castel.free.fr> à « Repartir du rêve : sur la situation contemporaine de la psychanalyse ») : que les participants à ce séminaire se trouvent ici remerciés. Ces remerciements s'adressent aussi à Marc Joly, à Dominique Linhardt et à Cédric Moreau de Bellaing pour leurs invitations répétées à revisiter ces thèmes à la lumière d'Elias, et leurs nombreuses suggestions. Une précaution méthodologique s'impose ici : les éléments présentés dans ce texte ne sont pas le résultat d'une enquête ethnographique de l'espace professionnel des psychanalystes au sein duquel ces questions sont débattues ; ils résultent plutôt du contraste entre les positions qui dominent cet espace professionnel et celles que l'auteur de ses lignes y promeut en tant que philosophe et psychanalyste. Le diagnostic que ce texte formule est alors susceptible de mêler données, impressions et souvenirs qui nourrissent des jugements personnels dont l'exposition raisonnée dans ce texte a pour objectif de contribuer à nourrir la réflexion des sociologues, voire à inspirer des enquêtes de terrain en bonne et due forme.

déconnexion croissante entre la réflexion théorique chez les psychanalystes (*i.e.* la façon dont la majorité d'entre eux montent en généralité à partir de leur expérience spécifique) et le développement des sciences sociales *savantes*, nourries d'enquêtes historiques et empiriques sophistiquées – dès lors que les hypothèses avancées dans ce texte relèvent classiquement de la sociologie. Pour autant, interpréter ainsi cet étonnement ne saurait suffire, et il est nécessaire, pour bien en prendre la mesure, d'inclure cette réaction à l'objet d'étude de ce texte. Il faut alors préciser que la surprise n'équivaut pas au déni ou au refus. En effet, les hypothèses qui vont suivre n'ont pas été mal reçues, ou rejetées : elles ont en revanche paru jeter une lumière inattendue sur une clinique que les praticiens décrivent volontiers comme étant particulièrement difficile et controversée. Sur cette base, les arguments défendus dans ce texte semblent contrevenir à la façon dominante, en France, d'articuler psychanalyse et critique sociale.

Il est possible de rendre compte de cette articulation dans l'idéologie courante des psychanalystes de la manière suivante : les souffrances des sujets contemporains sont causées par un type inédit de déstructuration psychosociale qui est imputable aux ravages du néolibéralisme, à l'oppression coloniale, au déclin des idéologies et, en particulier, de la religion, ou à diverses combinaisons variées de tous ces facteurs. Ces pathologies psychosociales de la modernité sont dessinées à partir d'indices cliniques recueillis sur le divan, puis généralisées à de vastes populations, et enfin comprises comme le fruit d'une évolution historique, diagnostic qui se manifeste par la multiplication de l'emploi de formules vagues du type : « les gens sont de plus en plus... ». Cette caractérisation fonde alors un diagnostic systématiquement décliniste, regrettant, pour ne prendre qu'un exemple, la « perversion généralisée » des sociétés modernes², et se prête alors à la qualification idéologique de réactionnaire.

L'introduction des savoirs issus des sciences sociales dans l'analyse oblige pourtant l'analyste à se déprendre d'un tel diagnostic, et amène à comprendre sous un tout autre rapport, plus sociologique, l'émergence de ces nouvelles pathologies. C'est l'exposition de ce déplacement qui donne à ce texte le principe de sa progression. Dans un premier temps, il s'agit d'exposer les principaux traits du travail de Christopher Lasch sur le narcissisme, travail qui constitue le socle normatif du diagnostic réactionnaire des pathologies psychosociales de la modernité, et de montrer que les réflexions de l'historien

2. Ces idées sociales ont une grande inertie dans le « milieu psy ». Leurs principaux propagateurs en France restent des auteurs comme Charles Melman, Jean-Pierre-Lebrun, Dany-Robert Dufour ou plus récemment Gérard Pommier. Voir Castel (2005a et 2005b).

américain ont circulé, dans l'espace intellectuel des psychanalystes, de manière paradoxale. Elles ont ainsi été inspirées, tout du moins en partie, par des psychanalystes, avant de contribuer à façonner une représentation de la modernité récente ensuite reprise par d'autres psychanalystes pour expliquer les troubles psychiques spécifiques qualifiés de « troubles *border-line* » ou d'états-limites, et constitués comme les modalités paradigmatiques des pathologies psychosociales de la modernité. Dans un second temps, le texte propose, à rebours des interprétations inspirées par le travail de Lasch, une compréhension éliásienne de ces phénomènes en insistant notamment sur les difficultés morales et psychiques potentielles de cette modification de l'autocontrainte que Cas Wouters (2007) a proposé de classer sous le chef d'une « troisième nature »³. Ce faisant, le texte propose de comprendre les « états-limites » non plus comme une lésion naturalisée de la subjectivité imputable aux ravages actuels du néolibéralisme mais comme l'effet d'échecs individuels répétés à satisfaire aux exigences normatives de ce nouveau régime de l'autocontrainte. En conclusion, quelques pistes de réflexion indiquent ce que cette simple hypothèse implique pour des recherches ultérieures.

La circulation des idées de Christopher Lasch, entre psychanalyse et critique sociale

La source *princeps* de la critique de la modernité au prisme des psychopathologies exemplaires est à trouver chez Christopher Lasch ou, du moins, dans un certain style d'appropriation, en France, de sa célèbre charge contre la « culture du narcissisme »⁴. Il s'agit ainsi d'un phénomène mondial, qui a des équivalents notoires chez Richard Sennett ou Anthony Giddens. Le cœur de l'argument est le suivant : un type nouveau de personnalité « narcissique » serait apparu au tournant des années 1970, notamment aux États-Unis. Il aurait d'abord été repéré par des cliniciens que Lasch cite nommément, Heinz Kohut et Otto Kernberg – ne tenant aucun compte de l'incompatibilité de leurs conceptions du phénomène, tant du point de vue de sa clinique que de sa thérapeutique, ni du conflit très violent qui les a opposés⁵. Le caractère de ces individus, souvent qualifiés d'« hypermodernes » par les essayistes récents, se marque à une préoccupation excessive de soi, ou une

3. Plus récemment, voir Wouters & Dunning (2019).

4. Une de ses rééditions a été préfacée par Jean-Claude Michéa (2006).

5. Sur les vicissitudes de la notion freudienne de narcissisme, et ce qui en était parvenu à ces deux théoriciens majeurs de la psychanalyse des années 1980, voir Castel (2021).

surestimation teintée de grandiosité *sans empathie* (l'absence d'empathie est la grande voie, aujourd'hui, de la psychologisation-naturalisation du Mal), entrecoupées d'épisodes dépressifs sévères, ou par des agirs impulsifs et des intoxications en tous genres, sur fond d'identité fragile, constamment minée par de violentes angoisses d'abandon. En outre, ces individus s'avèrent souvent plutôt adaptés, notamment au travail, autrement dit « normaux » en apparence. Plus encore, et c'est un point capital pour la suite, leurs traits pathologiques n'explorent que lorsqu'ils ont recours à des soins psychologiques et, en particulier, quand ils entament une cure analytique. Ils se révèlent alors des patients extrêmement difficiles car, dès qu'ils vont mieux, ils vont, dans les descriptions courantes qui en sont faites, brutalement plus mal, et la crise qui les a conduits à consulter prend *avec le traitement* des proportions potentiellement dramatiques, fréquemment suicidaires – avant de se résoudre, du moins dans les cas favorables⁶. Or, ces personnalités illustreraient, dit Lasch, la dégénérescence du « bon vieil individualisme » américain, typiquement le *rugged individualism* à la Hoover⁷. Ce seraient des « enfants gâtés » à qui tout est dû, et notamment le bonheur matériel, des narcisses incapables de se confronter à la réalité, tellement imbus de leur *self* « grandiose » que la moindre égratignure leur paraît une blessure horrible, etc., et avec cela d'impitoyables tyrans pour autrui. Ce que les psychanalystes des années 1970 auraient donc repéré, ce sont les formes radicales d'un *Zeitgeist* plus diffus pour lequel Lasch n'a pas de mots assez durs ; c'est pour qualifier ces pathologies de l'individualisme qu'a été créée l'étiquette de troubles narcissiques et d'états-limites⁸.

Même si, d'un point de vue technique, il faudrait distinguer les personnalités narcissiques des états-limites, tous sont, dans le cadre de pensée du moraliste, appréhendés sur un continuum phénoménologique, celui du « moi en crise », soit sous le coup d'une inflation sentimentale et expressive stérile, soit parce que la forme même du *self* y est compromise. Rappelons que dans l'« idéologie américaine », s'il est possible de détourner ainsi le concept de

6. En français, pour un tableau psychiatrique assez exhaustif, on peut se reporter à une référence réactualisée il y a peu de l'*Encyclopédie médico-chirurgicale* (Guelfi *et al.*, 2018).

7. Il ne faut pas perdre de vue que Lasch est un conservateur avoué et que ses travaux précédents, moins connus, portaient sur le déclin de la famille et les ravages du subjectivisme, du consumérisme et de l'hédonisme (indexés sur la hausse vertigineuse et la banalisation de la consommation de drogues).

8. Une autre façon de lire Lasch le rattache à la vision de la psychanalyse promue par Carl E. Schorske, notamment dans Schorske (1973) : le narcissisme serait *déjà chez Freud* renonciation à l'émancipation sociopolitique des individus selon les idéaux des Lumières. C'est le choix d'Hervé Mazurel (2021, p. 48-49).

Dumont, le *self* est une institution morale fondamentale : ce n'est pas, comme il est possible de le lire parfois, l'atome résiduel du moi quand la société se dissout, mais une norme intégratrice. Beaucoup de symptômes couramment cités chez ces patients donnent en effet, à première vue, le sentiment de « moderniser » l'hystérie classique telle qu'élaborée par l'école viennoise, à la fois dans ses aspects narcissiques, abandonniques et passionnels. Mais si l'on suit l'orthodoxie psychanalytique, l'hystérie ne met habituellement pas en péril la consistance du moi, lequel, au contraire, est censé se défendre fort vigoureusement contre tout ce qu'il refoule. Ces pathologies nouvelles, en revanche, ont bien l'air d'être des atteintes de la *structure* du moi – voire des malformations *antérieures* à la formation d'un quelconque mécanisme de défense contre le refoulé, ce qui bloque l'*accès* à la névrose. C'est pourquoi, malgré les simplifications dont ces tableaux font l'objet quand on s'en sert à des fins de critique sociale, il importe de distinguer un type d'états-limites spécifique de celui des troubles narcissiques à la Kohut ou à la Kernberg. C'était ce qui était appelé dans les années 1960 les états « schizoïdes » : des pré- ou des quasi-psychoses, caractérisées moins par des anomalies moïques que par des *troubles de la pensée*. Étaient, et sont toujours rangés sous ce chef, les personnalités dites *as if* (« comme si »⁹), repliées sur elles-mêmes et hantées par le sentiment de la fausseté de leur être, mais aussi ces individus enclins à s'isoler, qui oscillent entre dépersonnalisation brutale et hypersensibilité aux réactions d'autrui, entre inadéquation globale des affects et froideur affectée, souffrants de « blancs » mentaux envahissants, ce qui peut dans certains cas se marquer par des bizarreries du discours, voire par un quasi-délire de référence (tout ce qui se passe, tout ce qui se dit autour de moi « me vise » dans un registre hostile), mais transitoire, à la différence de la paranoïa ou de la schizophrénie *stricto sensu*.

Ce type de patients – les types identifiés par Kohut et Kernberg, *mais aussi* les anciens « schizoïdes » atteints de troubles de la pensée – constituent la patientèle élective de ce que l'on appelle désormais, selon une expression d'André Green qui a fait florès, la « psychanalyse contemporaine »¹⁰ (il faudrait y ajouter les patients dits « psychosomatiques », mais cela dépasserait

9. Deutsch (2007).

10. Par exemple dans la préface de *La Folie privée. Psychanalyse des états-limites* (1990). De grandes figures de la « psychanalyse contemporaine » bionno-winicottienne sont aujourd'hui Christopher Bollas, Thomas Ogden, ou Antonino Ferro. On en trouvera une présentation récente dans Levine (2019).

ce qui est faisable dans le cadre de ce texte¹¹). La vogue de Winnicott et de Bion dans les secteurs les plus créatifs de la psychanalyse d'aujourd'hui (en Italie, au Royaume-Uni, en Amérique latine et aux États-Unis, mais moins en France), ou plus précisément d'une combinaison de leurs théories dont le post-freudisme de Green est le premier exemple¹², s'explique pour l'essentiel par les aménagements techniques de la cure exigés pour *ce type de patients-là* – par exemple, plus de face-à-face que de divan, plus de soutien en cas d'angoisse, plus d'interventions dans la réalité, par contraste avec l'abstention sévère de la cure-type –, ce qui oblige à inventer une métapsychologie alternative pour justifier lesdits aménagements. Winnicott et Bion offriraient une solution post-freudienne aux difficultés de telles cures. Car, de ces patients qui ne sont ni des névrosés ni non plus des psychotiques comme la psychiatrie les diagnostique (il est courant de parler à leur sujet de patients « non-névrotiques »), Freud n'a rien dit¹³.

C'est alors chez André Green qu'il est possible de trouver des éléments qui mettent le sociologue éliasiens sur la piste de l'histoire de l'autocontrainte et de la crise de sa forme standard :

-
11. Sur cette notion, voire la récente mise au point de Gérard Szwec (2021, p. 183-221) dans le dernier chapitre d'*Au bout du rouleau. Récits cliniques* : « La psychosomatique... quelques débats et après... ».
 12. Sans trop entrer dans les détails, il est possible de dire que la réflexion de Green, d'un freudisme extrêmement érudit, a permis de légitimer théoriquement l'idée d'une synthèse entre Winnicott et Bion qui prendrait en quelque sorte la relève des difficultés internes de la pensée psychanalytique issue de Freud. Car, d'une part, Winnicott et Bion, quoique contemporains, ne se tenaient pas l'un l'autre pour des interlocuteurs-clés et, d'autre part, Green a initié ce mouvement dès les années 1970 (autrement dit *avant* Lasch, le rapprochement étant surtout le fait d'épigones), suscitant des controverses féroces avec les psychanalystes plus orthodoxes proches d'Anna Freud, tel Leo Rangell, sceptique à l'égard de ces remaniements doctrinaux, mais dont on peut aujourd'hui dire qu'ils ont été battus à plate couture. On a besoin de Green pour réfléchir à ces questions parce qu'il *ne* s'est justement *pas* appuyé sur des généralisations sociologisantes et autres « diagnostics d'époque », mais sur la clinique minutieuse de certains patients, pensée pour elle-même. C'est uniquement dans un tel cadre qu'il peut être fécond (et non circulaire et trivial) de penser (à la Elias) une co-évolution des structures sociales et des structures psychiques.
 13. Ce qui ne veut pas du tout dire qu'il n'en ait jamais rencontré, ou que ces troubles n'existaient pas à cette époque. Simplement, lorsque des individus présentant des tableaux apparentés venaient le consulter, Freud refusait de s'en occuper, et il les adressait à Paul Federn. La lecture de sa correspondance avec ce dernier est révélatrice à cet égard. Les patients en question ne ressemblent pas à ceux des « grands cas » de Freud (Freud, 2018). L'Homme aux loups fait exception : depuis Green, il est devenu habituel d'y voir un cas ni névrotique ni psychotique, mais « limite » – ce qu'il n'était pas *pour* Freud. Tout cela est sujet à moult controverses.

Deux situations peuvent se présenter. La première est celle où le cadre silencieux se fait oublier, est comme absent. C'est à ce niveau que l'analyse se déroule entre des personnes, ce qui permet d'entrer dans les sous structures de celle-ci, dans les conflits intrapsychiques entre les instances [...]. *La contention des personnes relègue à l'arrière-plan la contention du cadre*. La deuxième situation est celle où le cadre fait sentir sa présence. Le sentiment tel que « quelque chose se passe contre lui » peut être présent chez le patient, mais surtout chez l'analyste. Ce dernier sent l'effet d'une tension qui agit comme une pression intérieure et qui le rend conscient d'avoir à opérer par et dans la situation analytique, comme pour la préserver d'une menace. [...] C'est le cas où l'analyse se déroule non entre des personnes mais entre des objets, comme si les personnes avaient perdu leur réalité pour laisser la place à un champ objectal mal défini. La vivacité de certaines représentations peut soudain prendre forme, émergeant d'un flou, aux limites de la figurabilité. [...] Cependant si c'est à l'analyste de se livrer à ce travail d'élaboration [de l'informe en forme], c'est bien parce que le *patient n'arrive, lui, qu'à une forme de structuration minimale, insuffisamment liée pour faire sens*, mais juste assez pour que toutes les formes de pensée de l'analyste [...] se mobilisent et effectuent le travail de symbolisation – toujours entrepris et jamais concluant – fût-ce provisoirement. (Green, 1990, p.84-85)¹⁴

De la société à la psyché, et retour

Il faut alors mesurer la circularité remarquable entre approche sociale et vision clinique de ces psychopathologies « hypermodernes ». Tous les exposés psychologiques et psychanalytiques un peu suivis sur les états-limites, des manuels pédagogiques aux articles des revues professionnelles, mobilisent des idées sociales touchant la crise de la personnalité contemporaine, et font inmanquablement référence à Lasch ou à tel ou tel de ses rejetons à la mode. Mais surtout, les essayistes qui invoquent les états-limites citent les psychanalystes comme des autorités *psychologiques* qui objectivent l'impact intime des mutations morales, sociales et politiques qu'ils incriminent, au moment où les psychanalystes citent ces mêmes moralistes comme des autorités *sociologiques* qui valident la portée universelle et l'extension à toute la société de ce qu'ils observent, eux, au seul niveau individuel. C'est dans

14. Nous soulignons. S'il ne fallait qu'un seul article sur le problème psychanalytique des états-limites, voir « L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique » (Green, 1990 [1974], p. 63-102), d'où ce passage est tiré.

ce cercle, qu'il faudra décrire un jour avec soin, que circule désormais le thème lacanien bien connu du « déclin du Nom-du-père », ou de la « crise du symbolique » (ou selon l'excellente formule d'Alain Ehrenberg, de « l'affaiblissement de la règle sociale », qui capte l'air de famille d'une foule de slogans informels), avec parfois des accents de panique morale¹⁵.

Le nœud proprement psychanalytique de l'affaire est double. Il y a, d'abord, le tableau (récurrent dans cette littérature) de la fin de la famille *traditionnelle*, c'est-à-dire *œdipienne*. Deux motifs y sont omniprésents : ce ne sont plus les enfants qui s'identifient aux parents mais *les parents aux enfants* (c'est moins une désymbolisation de la relation classique qu'une *anti*-symbolisation active, souvent accompagnée d'une critique morale de l'égalitarisme entre les générations) et, autre motif, plus intéressant car plus clinique, lorsque les enfants se repèrent sur leurs parents, ceux-ci n'apparaissent pas dans une polarité *sexuée*, mais avant tout comme des figures soit idéalisées soit rejetées, autrement dit comme des objets *ou bons ou mauvais*. Sur cette base, c'est une quantité énorme de concepts psychanalytiques dont le réagencement se laisse plus ou moins facilement déduire : on comprend bien que la sexualité infantile, la répétition du rapport aux figures parentales dans le transfert, l'identification et le refoulement, entre autres, ne fonctionnent plus comme dans les schémas de l'orthodoxie. Mais il y a un second nœud psychanalytique de la conception contemporaine des états-limites. Il est lié aux soubresauts multiples, parfois tragiques, de la prise en charge de ces patients. En effet, ces derniers montrent une destructivité telle, d'eux-mêmes comme de tous les bons objets qui les approchent, qu'ils ont conduit à revisiter l'articulation très freudienne entre la résistance thérapeutique négative et la pulsion de mort. Simplement, ce qui restait chez Freud une limite plus ou moins indépassable des pouvoirs thérapeutiques de la psychanalyse (ces patients qui ne supportent absolument pas la guérison et se précipitent dans un redoublement de souffrances au moment où elle

15. Dès la fin des années 1980, l'idée d'une catastrophe collective majeure, imminente, annoncée par tout ce que révélaient les divans, étaient un lieu commun de la conversation et, déjà, un marqueur identitaire de « l'acuité du regard clinique sur le social ». C'était, à bas bruit, et avec tout l'attrail clinquant du rationalisme freudo-lacanien, un exemple de la solidarité morale dans les sectes apocalyptiques : l'effondrement n'arrivant décidément pas, il fallait reporter toujours plus loin son échéance pour sauver le système de croyances et donc les liens entre membres du groupe assiégé. Ou, ce qui est plus remarquable, considérer qu'il était en cours sous nos yeux, mais que « nous n'arrivions pas à en prendre la mesure ». Le déclinisme imputé à ce groupe social n'est probablement que la face émergée et présentable de ce type de conviction. La marginalisation scientifique, intellectuelle, et pour finir institutionnelle et sociale des psychanalystes français a juste intensifié le processus, leur groupe si brillant autrefois étant menacé d'extinction à l'horizon d'une génération.

« menace ») se présente désormais, avec les *borderlines*, comme la condition de la cure. Même si les psychanalystes font largement état d'à quel point ils sont éprouvés par cette destructivité, ce lot ne leur est pas réservé : les thérapeutes cognitivo-comportementaux qui se spécialisent dans les soins aux états-limites racontent tout à fait la même chose. En tout cas, même s'il existe mille manières raffinées de croiser ces fils œdipiens et narcissiques avec un nouvel intérêt pour la pulsion de mort, il n'est pas au-delà de l'intuition commune que de se représenter au moins ceci : le thérapeute, au cours du traitement (psychanalytique ou pas), va se trouver projectivement identifié tantôt à un être profondément « bon » tantôt à un être radicalement « mauvais », et il fera moins l'objet de rêves et de fantasmes sexuels *adultes*, et davantage d'hallucinations et de passages à l'acte hautement régressifs que l'on attendrait plus entre un *nourrisson* et sa mère (*i.e.* moins la douleur de la séduction qui rate que la terreur « réaliste » d'un abandon **léthal**)¹⁶.

La « troisième nature » et le nouveau régime de l'autocontrainte, source potentielle de troubles spécifiques ?

Le décor planté, les protagonistes sur la scène, il est temps de chercher à prendre un peu de recul. Si la tentation des essayistes est grande de s'emparer de ces catégories psychologiques pour réagir à chaud aux mouvements de la société qui leur déplaisent, et pour promouvoir leurs solutions, il est aussi possible d'appréhender les pathologies sociales de la modernité (et donc la **coévolution** de ces pathologies *sociales* et de certaines psychopathologies) du point de vue d'une évolution à très long terme, pluriséculaire, celle de l'émergence du développement des sociétés individualistes modernes, dans le sillage d'Elias et de certains de ses continuateurs de l'école d'Amsterdam, tels Cas Wouters (2007) et Michael Dunning (Wouters & Dunning, 2019). Il s'agissait pour ces auteurs de prolonger l'analyse de Norbert Elias et d'examiner, grâce à un matériau empirique contemporain, comment évoluent les processus qui, pour le sociologue allemand, sont au fondement des transformations des sociétés : a) l'extension croissante et l'approfondissement des « chaînes d'interdépendance » (dont la division du travail social n'est qu'un aspect), b) la « démocratisation fonctionnelle » à mesure que les contrastes sociaux

16. Dans le séminaire « Psychanalyse et philosophie de la psychanalyse » évoqué en note 1, nous sommes revenus en détail sur la situation *princeps* de ce type de cure chez Winnicott, l'analyse de Margaret Little. Son compte rendu a fixé le canon de la prise en charge psychanalytique des cas sévères. On peut en lire une traduction française avec des commentaires suggestifs dans André & Thompson (2002).

internes aux États-nations s'amenuisent et qu'augmente la variété des choix de vie possibles, et c) l'évolution et le développement des formes de l'autocontrainte (*Selbstzwang*) par-delà la figure du surmoi freudien tellement mis en avant par Elias¹⁷. C'est dans le sillage de ces approches éliasiennes les plus récentes que s'inscrit l'idée ici suggérée, et qui peut être très simplement résumée ainsi : les états-limites ne sont pas tant une manifestation déplorable de la « culture du narcissisme » dépeinte par Christopher Lasch qu'une pathologie inhérente à la « troisième nature » de Wouters, c'est-à-dire à *la société d'après le surmoi*, qui est, en outre, la société où est née et où s'est développée la psychanalyse. Plus précisément encore, il ne s'agit en rien de pathologies, indissolublement psychologiques et sociales, résultant d'une crise générale de la personnalité attaquée par l'hypermodernité (par le déclin du symbolique, par l'anomie ou la « perversion généralisée »), mais, au contraire, de crises induites par la difficulté à intégrer dans la personnalité les *règles nouvelles* de l'autocontrainte individualiste – règles, on ne peut d'ailleurs l'exclure, *encore plus rigoureuses et psychologiquement exigeantes* que celles du surmoi à la Freud. Ainsi formulée, cette hypothèse ne fait que répondre à l'appel de Richard Kilminster (2019) qui, à la fin de *Civilisation and Informalisation*, espère que la psychanalyse jettera quelques lumières sur le problème de l'informalisation.

Résumons donc le problème. L'idée mise ici en débat est que ce sont les *règles* de l'informalisation qui s'avèrent difficiles pour certains à apprivoiser et à respecter au point de provoquer de nouvelles modalités de troubles psychosociaux, et que, tout comme avec la névrose obsessionnelle qui pousse à la caricature des traits de caractère induits par l'autocontrainte, qui sont en principe modérés en intensité et largement répandus dans la vie sociale, de même, les états-limites exhibent dans le monde d'après la « seconde nature » d'Elias des traits caricaturaux des nouvelles formes de l'autocontrainte : l'autocontrainte *informelle*, ou, en d'autres termes, *le relâchement contrôlé du contrôle (controlled decontrolling)*. En effet, soutiennent Wouters et Dunning, après la longue phase de formalisation, et d'amplification

17. Ce terrain a déjà été exploré (Castel, 2012) sous un angle psychologique et moral dans un travail antérieur sur la névrose obsessionnelle, et sur le lien entre *Selbstzwang* et *Zwangsneurose* (« névrose de contrainte »). Si les formes de l'autocontrainte évoluent avec les transformations de l'individualisme dans la modernité, alors elles doivent produire d'autres formes de mal-être (étant entendu que l'autocontrainte n'est pas *en soi* un mal-être), c'est-à-dire d'autres *embarras de l'agir* spécifiques à surmonter pour la coopération, la coordination et la responsabilisation des individus, qui ont un impact subjectif puissant, mais aussi d'autres remèdes moraux (éventuellement naturalisés et médicalisés) et qui autorisent d'autres « grâces » (au sens de Cyril Lemieux, 2009).

méthodique des contraintes surmoïques « victoriennes » accompagnant le déclin des formes de dominations traditionnelles (désormais plus étatiques, plus abstraites), qui était la condition de la confiance collective dans une économie de marché, où chacun ne peut compter que sur l'auto-contrôle émotionnel et la réflexivité de ses partenaires en société (leur « intérêt bien compris »), a commencé une phase d'informalisation, qu'il est possible de dater en Europe des années 1870, autrement dit de « l'âge d'or du libéralisme ». Elle se caractérise en particulier par une « émancipation des émotions », une revalorisation de l'expressivité, par la réduction des distances tant sociales que psychiques entre les hommes et les femmes, les parents et les enfants, mais aussi par de nouvelles contraintes de réflexivité et d'autorégulation pesant sur les individus, bien distinctes de celle du surmoi traditionnel rigide dont Freud, en somme, aurait aperçu l'envol à son crépuscule. Tout ceci se situe au sein de nouvelles institutions structurant de nouvelles attentes normatives, dans la division du travail, où la coopération peut prendre progressivement une place parfois supérieure à la pure compétition. La psychanalyse elle-même naît dans une telle phase d'informalisation, dont elle recueille les premiers effets, notamment sous les formes typiques de l'hystérie féminine et des souffrances des obsédés. Dans ce vaste schéma, l'informalisation progresse par poussées : les « années folles », l'après-guerre, puis les années 1960, et enfin 1980-1990 (la « révolution expressive »), qui m'intéressent davantage puisque cette séquence temporelle est celle de l'éclosion des états-limites.

Ainsi, à la différence de la contrainte psychique interne typique de l'âge freudien de la névrose obsessionnelle, et où l'art consiste à se retenir de trop se retenir (la solution freudienne à cette névrose, dans son aspect moral, consiste à transformer en **discipline** ce qui n'est qu'une maîtrise totale imaginaire qui débouche sur son contraire parfait), les règles deviennent, dans ce nouvel âge de l'autocontrainte, celui de la « troisième nature », de plus en plus exigeantes et fines puisqu'il s'agit précisément de contrôler une certaine *perte* de contrôle : dans l'expressivité émotionnelle, du corps, de la sexualité, mais aussi de relations de travail à l'horizontalité croissante, où une implication subjective fluide est d'autant plus nécessaire que ce sur quoi l'on travaille ce sont moins des objets matériels que des relations interpersonnelles. L'anti-autoritarisme devient ici *normatif*, au bureau, dans la famille, entre les sexes, etc., et c'est par là que les « chaînes de dépendance » s'approfondissent et se multiplient. Mais de même que les sociétés individualistes de la « seconde nature » ont été obligées de créer des étiquettes nosographiques, des thérapies, mais aussi des trajectoires compensatrices pour les ratés ou

pour les excès de la formalisation, de même, les sociétés où l'informalisation devient la règle sont confrontées, en toute hypothèse, à un défi analogue. Surtout lorsque l'on ne perd pas de vue que l'informalisation présuppose *l'assimilation* d'un haut degré de formalisation préalable, qu'elle ne la défait surtout pas, mais la complique. Les personnes continuent à « se tenir » et à « se retenir » – sauf que s'ajoute à la liste des tâches à assurer en société une dimension du « sans effort », du débonnaire, voire du *cool* indispensable au parachèvement de la figure de l'individu autonome. Le calcul des « justes distances », par exemple, n'en devient que plus redoutable, à assimiler toujours plus jeune, et la cause d'inclusions et d'exclusions plus subtiles.

Dans leurs formes carrées, voire simplistes, les remédiations comportementales très tôt mises en œuvre pour combattre le trouble *borderline* parlent avec éloquence de ces relations nouvelles dans un monde social nouveau, qu'elles tendent rapidement à naturaliser, en en faisant en général des déficits inhérents de l'action (exécutive) d'organismes psychologiques isolés. Dans les années 1980, ainsi, lorsque Marsha Linehan, la psychologue américaine qui deviendra vite la référence des thérapies cognitives et comportementales des états-limites jette les bases de ses conceptions, elle identifie tout de suite la liste des compétences (*skills*) qu'il faut maîtriser pour aller mieux, et qui vectorisent le traitement. De manière cohérente avec le type de savoirs produits par cette orientation thérapeutique, le principe d'une rééducation sociale occupe une place prépondérante dans les opérations à faire subir aux patients, avec une insistance constante sur le fait que c'est en groupe que l'on guérit du trouble *borderline*. Pourquoi ? Parce que l'on y acquiert (à nouveau ?) des *easy manners*, autrement dit les bonnes distances à l'égard d'autrui, en particulier on y perd l'habitude de juger autrui, c'est-à-dire de suppléer son surmoi de façon narcissique et donc tyrannique. On y apprend également le soin de soi, l'auto-encouragement et le *self-respect*, dans la mesure juste qui convient aux bonnes relations. C'est seulement dans cet horizon où s'étalent à ciel ouvert les idéaux normatifs de la « troisième nature » que l'on peut enfin situer ce qui a tellement fait couler d'encre dans la méthode de Marsha Linehan : son caractère « dialectique » (autrement dit l'acceptation de la *confrontation* systématique entre le patient et son thérapeute, comme médiation indispensable pour coconstruire une réalité mutuellement partagée), et son recours prescient au néo-bouddhisme thérapeutique (*mindfulness*), qui n'est guère en l'espèce qu'un procédé

d'automanipulation des émotions¹⁸. Les états-limites ne seraient ainsi que les malades-types de la nouvelle forme de l'autocontrainte. Ils ont en effet, à cet égard, deux caractéristiques remarquables, qui sont mieux mises en évidence par le point de vue psychanalytique.

S'il existe bien une tendance de fond à l'accélération de l'égalisation des statuts et conditions des hommes et des femmes, mais aussi des parents et des enfants, l'horizon moral à l'intérieur duquel se déploie l'état-limite met nécessairement en crise l'Œdipe d'antan. L'idée du père symbolique (et de son déclin, inexorable dans la modernité) suppose en effet tout un ensemble d'asymétries saillantes et régulières dans la vie sociale, dont l'évolution des individualismes sonne plutôt le glas. En termes psychanalytiques, on y verra déjà une façon non naturaliste d'envisager un fait qui fascine les spécialistes des enfants et des adolescents, la réduction sensible de la période de latence, le caractère plus précoce de la puberté, et donc ce qui s'en déduit, comme l'anxiété des parents elle-même plus précoce à l'égard du développement sexuel de leurs enfants, tandis qu'une atmosphère plus égalitaire favorise, voire valorise l'expression ouverte des conflits comme une norme d'authenticité. On comprend également que les états-limites soient devenus un concept nosographique structurant en pédopsychiatrie, au point que la lisière entre adolescence difficile et état-limite soit devenue parfois indécidable. Il n'est du coup pas si étonnant, si l'on accepte l'hypothèse de la « troisième nature », que des états-limites « abandonniques » s'observent couramment chez les enfants de familles où les nouvelles distances se déterminent à l'aune de vécus de délaissement ou, au contraire, d'intrusion persécutrice. Si c'est l'atmosphère que nous respirons tous, il devient plausible que les cas extrêmes prennent une allure franchement pathologique. Il est alors capital de garder en tête que ce processus lent, diffus, d'ordinaire *peu pesant* pour chacun, s'il donne potentiellement lieu à de telles pathologies dans les cas extrêmes, ne saurait être évalué ni condamné à la lumière de ces mêmes cas – pas plus, *ceteris paribus*, que la « seconde nature » en Occident, avec l'émergence de la conscience morale, de la responsabilité subjective et de l'intériorité ne saurait être identifiée aux ravages surmoïques de la

18. Voir par exemple Linehan (1995 et 2013). L'auteur a finalement révélé qu'elle avait été diagnostiquée schizophrène et hospitalisée dans sa jeunesse, avant de se découvrir elle-même *borderline*. On a peu travaillé, ou alors réduit à une illusion sous influence, la façon dont, dans les pathologies de la modernité avancée, de la « troisième nature », les individus se découvrent *réflexivement* atteints de telle ou telle pathologie psychique. Il serait pourtant souhaitable que cet aspect de la production collective de réflexivité soit plus précisément investigué.

névrose obsessionnelle, qui en est pourtant le fruit typique. En revanche, on se trouve certainement confronté à une difficulté originale : précisément dans la mesure où s'amenuisent même les ancrages imaginaires *extérieurs* des figures d'autorité (dont est encore grosse la notion de père symbolique dans l'Édipe freudien), la pression vers l'idéalisation et l'abstraction de ce même principe, mais *interne*, ne cesse d'augmenter. Freud s'en alarmait déjà, y voyant une des manifestations emblématiques de la pulsion de mort. La contrainte psychique devient alors potentiellement ravageante d'un point de vue psychanalytique, car anti-érotique. Dans un tel contexte, il n'est pas non plus inconcevable que la vie des pulsions se désorganise et que la jouissance du corps prenne un tour compensateur plus sauvage qui donne, de loin, l'impression d'une régression civilisationnelle – les tendances à l'addiction des *bordelines* se situent là.

Ce serait tricher que de dissimuler ici deux difficultés considérables, dont la solution est requise pour pouvoir aller jusqu'au bout du parallélisme sociogénèse/psychogénèse travaillé par Elias. C'est à ce prix qu'il est possible de présenter une explication alternative à la « crise du moi », ou du sujet, sous les coups de boutoir du néolibéralisme hypermoderne. La première exige d'inscrire plus précisément l'émergence des états-limites au sein de vastes transformations des chaînes d'interdépendance des sociétés modernes. Par exemple, dans un travail *clinique* antérieur, j'avais mis en évidence que le déclenchement d'une décompensation psychique très spectaculaire pouvait se rattacher (au moins dans des circonstances pratiques concrètes) à une épreuve insurmontable dans la réorganisation de son métier, ruinant chez un professionnel par ailleurs tout à fait compétent l'ensemble des appuis qu'il prenait dans un éthos traditionnel du travail. Trop d'horizontalité dé-hiérarchisante, trop d'autonomisation-responsabilisation, trop, en même temps, de contrôle mutuel des acteurs, mais aussi trop d'attentes morales sur la « gestion fluide » de la transition en question, censée se dérouler « sans angoisse », avait provoqué son effondrement (Castel, 2016). Ce n'est là qu'un exemple, qui plus est l'exemple d'un *facteur* social (il y en avait bien d'autres) dans une crise du surmoi à l'ancienne (celui de la « seconde nature »). Est-il généralisable ? La pression normative vécue par les individus qui altère les modalités de leur autocontrainte ne peut pas, en tout cas, être laissée dans le vague, déconnectée de ces mutations majeures dont la division du travail social contemporaine et la « démocratie fonctionnelle » croissante sont les lieux de manifestation. La seconde difficulté ne porte plus sur le côté social, mais sur le côté mental du parallélisme. À supposer que l'on puisse raisonnablement venir à bout d'une contextualisation socio-historique riche de

l'émergence de ces nouvelles pathologies (narcissiques, *bordeline*, psychosomatique), resterait encore à charge la preuve que l'on puisse en *dérivée* effectivement les principaux symptômes – et même, idéalement, nourrir la réflexion du psychologue, en lui fournissant des aperçus inédits. En effet, une option séduisante revient à évacuer le problème en disant que, lorsque de nouvelles contraintes normatives se diffusent dans le corps social, il y a toujours aux extrémités de la courbe de Gauss une frange d'échecs (soit par excès, soit par défaut). Mais, dans ce cas, on se dispense de rendre compte du problème: un certain « air de famille » du profil symptomatique desdits échecs. Il faudrait donc avoir une description fine de la déstructuration-désarticulation potentielle de ces personnalités. Or, semble-t-il, ce qui se passe n'est justement pas une *régression* des idéaux et des comportements typiques de la « troisième nature » (réputés inaccessibles à certains pour telle ou telle raison) vers la sécurité du bon vieux surmoi freudien. Il est même fort probable que ce soit l'inverse. On ne peut pas se représenter le processus de civilisation comme le glissement d'un curseur sur une ligne continue, avec des avancées et des reculs. Les états-limites, s'ils sont bien les personnalités en souffrance de la « troisième nature », en échouant à satisfaire aux attentes de l'autocontrainte contemporaine, échouent *par-dessus le marché* à satisfaire aux attentes du stade « antérieur » du processus de civilisation. Au contraire, tout se passe comme si l'échec à soutenir l'informalisation entraînait en outre l'échec à soutenir la formalisation que cette informalisation prenait *implicitement* en charge.

En suivant le fil de l'idée de démocratie fonctionnelle, au moins dans une de ses dimensions, il fait en tout cas sens que la réduction générale des contrastes et l'amplification simultanée de la palette des choix de vie, toutes choses qui s'accélèrent dans le tableau de Wouters et Dunning, ne soient pas sans impact sur ce que l'on appelle le narcissisme. Dans la « troisième nature », ou peut-être dans sa poussée d'aujourd'hui, une chose devient impossible: c'est d'affirmer haut et fort sa supériorité, et tout aussi bien son infériorité. Certes, il y a toujours eu des orgueilleux ou des modestes. Ce qui est ici en jeu, c'est le sentiment d'inadaptation *morbide* que procurent les individus au soi « grandiose » et, à l'autre bout de l'échelle, l'angoisse teintée de répulsion qu'inspirent ceux dont le moi paraît si fragile, si diffus, si transparent, si falsifié, qu'ils se comportent « comme si » c'étaient des personnes réelles. En tout cas, il serait intéressant de se demander quels sont les rituels et les normes de régulation spécifiques, en cours d'élaboration, qui « civilisent » de telles suraffirmations de soi, ou bien de tels effacements confinant à la dissolution.

Perspectives générales

Plusieurs pistes s'ouvrent au terme de la présentation des hypothèses qui structurent ce texte. Tout d'abord, il est possible de voir dans ce qui précède la confirmation de l'idée selon laquelle une nouvelle pathologie psychique est toujours *identifiée* à partir de la proposition de traitement que l'on formule à son égard, et des attentes sociales qui la régissent. L'intrication substantielle de la psychogenèse de la sociogenèse n'a certainement pas épuisé son intérêt pour une histoire renouvelée de l'esprit et de ses désordres. L'obstacle épistémologique à surmonter, à cet égard, c'est l'idée qu'un individu pourrait souffrir de sa socialisation comme d'un processus pathogène extérieur – et c'est bien la raison pour laquelle le cas des *borderlines* présente tant d'intérêt. Ensuite, dans le droit fil de l'argument de la « troisième nature » tel que formulé par Cas Wouters, il semble bien que des techniques thérapeutiques comme celle de Marsha Linehan montrent en action combien, si l'informalisation suit, en un sens, la formalisation, une *reformalisation* suit aussitôt l'informalisation : c'est donc à très gros traits seulement que l'on peut donc isoler des « poussées » d'informalisation dans le flot historique des événements. L'informalisation est plus un *raffinement* de la formalisation que son suspens, et tout gain d'expressivité ou de « naturel » est très rapidement ré-encodé et remis en fonction non plus implicitement, mais *explicitement*. Il n'en reste pas moins qu'une anxiété idéologique et morale de « permissivité » est consubstantielle aux temps d'informalisation (non comme cause, mais comme critère). Enfin, la subtilité de la dynamique mise en lumière par Wouters et Dunning permet de bien apercevoir combien la *contrainte* à relâcher le contrôle (quand l'informalisation se reformalise) peut se changer en un surcroît d'aliénation si elle n'est pas soutenue par une stabilisation *préalable* de la formalisation sur laquelle elle intervient – si, par exemple, les individus n'ont pas les moyens physiques, matériels, sociaux, du contrôle qu'on leur demande de relâcher. Et c'est peut-être aussi pourquoi la vision « décliniste » qui préside d'ordinaire à l'intelligence de ces faits est loin d'être infondée. Non à cause de son recours moralisateur à l'idée de permissivité, ou à la sociologie plus douteuse du « déclin de la règle », mais parce qu'elle perçoit confusément le caractère *pathogène* d'une injonction à l'autonomie par informalisation quand les inégalités sociales (dont un certain libéralisme économique est *de facto* le fourrier) transforment la « *coolitude* » en privilège insultant qui sert d'ornement à l'inégalité elle-même. Il n'y a cependant ici rien du tout qui touche à la nature humaine, mais un objet à politiser pour en faire un bien commun. Car on ne peut pas nier, non plus, que le relâchement

contrôlé du contrôle comme idéal normatif fournit *aussi* l'opportunité de grâce inédites qui augmentent les perspectives sociales d'autonomiser les individus, et donc d'intégrer mieux leurs différences pleinement personnelles à des ensembles plus solidaires. La douceur qu'elle introduit entre les sexes, en famille, entre maîtres et élèves, dans la coopération au travail, avec la délicatesse du contact qu'elle permet et toutes sortes d'autres choses du même genre, vont en effet dans le sens du processus de « civilisation » (au sens originellement français du mot chez Elias).

Bibliographie

- ANDRÉ Jacques & Caroline THOMPSON (dir.) (2002), *Transfert et état-limite*, Paris, Presses universitaires de France.
- CASTEL Pierre-Henri (2005a), « Y a-t-il une "nouvelle économie" du psychisme et de la sexualité? », *Comprendre. Revue de philosophie et de sciences sociales*, 6, p. 213-231.
- CASTEL Pierre-Henri (2005b), « Les prises de position récentes des psychanalystes français sur les grandes questions de santé mentale », *Cahiers de recherche sociologique*, 41-42, p. 135-146.
- CASTEL Pierre-Henri (2012), *La Fin des coupables, suivi de Le Cas Paramord. Obsessions et contrainte intérieure de la psychanalyse aux neurosciences*, vol. II, Paris, Ithaque.
- CASTEL Pierre-Henri (2016), *Le Cas Paramord. Obsession et contrainte psychique, aujourd'hui*, Paris, Ithaque.
- CASTEL Pierre-Henri (2021), « Narcissisme et processus de civilisation. Pour une lecture sociologique », *Zilsel*, 8, p. 205-220.
- DEUTSCH Helene (2007), *Les Personnalités as if. Les « comme si » et autres textes inédits*, Paris, Le Seuil.
- FREUD Sigmund (2018), *Cartes postales, notes & lettres de Sigmund Freud à Paul Federn (1905-1938)*, Benjamin Lévy (traduction), Christophe Woerle (transcription), Paris, Ithaque.
- GREEN André (1990), *La Folie privée. Psychanalyse des états-limites*, Paris, Gallimard.
- GUELFY Julien-Daniel, CAILHOL L., ROBIN Marion & Claire LAMAS (2018), « États limites et personnalité limite (borderline) », *EMC Psychiatrie*, 178, mise en ligne le 27/09/2018, accessible à <https://www.em-consulte.com/article/1247000/etats-limites-et-personnalite-limite-borderline>. Doi : 10.1016/S0246-1072(18)81446-8.
- KILMINSTER Richard (2019), « Informalisation, Sociological Theory and Social Diagnosis », in Cas Wouters & Michael Dunning (dir.), *Civilisation and Informalisation. Connecting Long-Term Social and Psychic Processes*, Palgrave MacMillan, p. 315-346.

- LEMIEUX Cyril (2009), *Le Devoir et la grâce*, Paris, Economica.
- LEVINE Howard B. (2019), *Transformations de l'irreprésentable. Théories contemporaines de la cure*, Paris, Ithaque.
- LINEHAN Marsha M. (1995), *Understanding Borderline Personality Disorder. The Dialectical Approach*, The Guilford Press.
- LINEHAN Marsha M. (2013), *Skills Training Manual for Treating Borderline Personality Disorder*, The Guilford Press.
- MAZUREL Hervé (2021), *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire. Profondeurs, métamorphoses et révolution de la vie affective*, Paris, La Découverte.
- MICHÉA Jean-Claude (2006), « Pour en finir avec le XXI^e siècle », *Transatlantica*, 2002-1, mis en ligne le 26/03/2006, consulté le 22/08/2021. <http://journals.openedition.org/transatlantica/519>.
- SCHORSKE Carl E. (1973), « Politique et parricide dans *L'Interprétation des rêves* de Freud », *Annales ESC*, 2, p. 309-328.
- SZWEC Gérard (2021), *Au bout du rouleau. Récits cliniques*, Paris, Presses universitaires de France.
- WOUTERS Cas (2007), *Informalization: Manners and Emotions since 1890*, Londres, Sage.
- WOUTERS Cas & Michael DUNNING (dir.) (2019), *Civilisation and Informalisation*, Palgrave MacMillan.